



Zakhar Prilepine

---

**CERTAINS  
N'IRONT PAS  
EN ENFER**

---

Roman traduit du russe  
par Jean-Christophe Peuch

ÉDITIONS  
DES **S**YRITES



CERTAINS N'IRONT PAS  
EN ENFER

Titre original:  
*Nekotorye ne popadut v ad*

Du même auteur aux éditions des Syrtes  
*Pathologies*, 2007, 2017, 2019  
*Le Péché*, 2009, 2019  
*Ceux du Donbass*, 2018  
*Officiers et poètes russes*, 2019

© Zakhar Prilepine, 2019.

© Éditions des Syrtes, 2021, pour la traduction française.

Éditions des Syrtes, 14, quai Bezanson-Hugues  
1204 Genève, Suisse  
[www.editions-syrtes.com](http://www.editions-syrtes.com)

Zakhar Prilepine

CERTAINS N'IRONT PAS  
EN ENFER

*Roman traduit du russe par  
Jean-Christophe Peuch*

ÉDITIONS —  
— DES S —  
YRTES



Je ne pensais pas un jour écrire ce livre.

Quarante fois je m'étais fait la promesse: laisse tout cela reposer, se décanter – le plus important, c'est ce qui restera dans ta mémoire, ce qui ne se perdra pas.

Je m'étais leurré moi-même.

Ce livre s'est écrit tout seul, à peine avais-je trempé ma plume dans l'encrier.

On connaît les cas de ces médecins qui, restés conscients, ont guidé la main de ceux qui les opéraient ou qui ont consigné leurs impressions après avoir été mordus par un serpent venimeux, après avoir reçu un traumatisme.

Ce livre, Dieu me pardonne, ressemble un peu à cela.

... La vie, la foi, la joie m'ont quitté. Où sont-elles donc passées?

Comme disait le poète, plus justement encore: « J'ai peur car l'âme passe, comme la jeunesse et l'amour<sup>1</sup>. »

\*

Batia habitait à un jet de pierre. Nous étions voisins.

À la fin de l'automne, le bataillon d'assaut et de reconnaissance que nous venions d'assembler s'était vu allouer une caserne. Il avait été cantonné dans un hôtel glacial et délabré portant le nom de la capitale tchèque et d'un gâteau.

De fait, cet hôtel ressemblait à un vieux gâteau entamé et tout desséché.

---

1. Sergueï Essenine, *Adieu à Marienhof* (1922). (Toutes les notes sont du traducteur.)

À gauche de la porte vitrée se dressait – curieusement, au milieu d’un parterre de fleurs – une statue du soldat Chveïk<sup>1</sup> : on aurait dit que, n’ayant pu arriver à temps au cantonnement pour faire ses besoins, il avait couru se soulager dans l’herbe et s’était pétrifié là, rattrapé par un rappel à l’ordre de l’employé céleste de service.

Ça ne me revient que maintenant – je le dis avant d’oublier, parce qu’ensuite j’aurai autre chose en tête –, nous avions, dans notre bataillon, deux Tchèques, deux volontaires. L’un était immense, barbu, une vraie dégaine de bandit, il avait été affecté au groupe d’intervention rapide et parlait à peine russe, au début je croyais qu’il était tchéchène ; mais non, m’avait-on dit : il est tchèque. Le *kombat*<sup>2</sup> l’avait chargé de veiller au maintien de l’ordre parce que notre groupe d’intervention rapide intervenait principalement contre les disciplinaires du bataillon ; cette brute épaisse n’y allait pas de main morte avec les copains. L’autre Tchèque était tout menu, taciturne et, me semble-t-il, un peu benêt. Chaque fois que je les rencontrais dans la rue, il me prenait l’envie de plaisanter et de leur demander, en indiquant Chveïk de la tête : « Un compatriote à vous, à ce qu’on dit ? », souhaitant par là même montrer que je connaissais leurs héros nationaux.

C’eût été une attention touchante, un gage de proximité et d’internationalisme. À cette minute précise, je me serais plu ; quand bien même mon désir de leur faire plaisir, à ces insurgés tchèques, eût été feint. Des années plus tard, arrivés au crépuscule de leur vie, la tête couverte de cheveux blancs, ils auraient raconté à leurs petits-enfants tchèques aux visages piqués de son, avisant un portrait de Chveïk dans un manuel de littérature :

« ... Notre commandant, il connaissait Chveïk et nous disait en clignant de l’œil : “Un compatriote à vous, à ce qu’on dit ?” Ce commandant, il écrivait de la poésie ou de la prose, je ne sais plus trop. Son nom, je l’ai oublié, ça ressemblait à Lénine... »

– Ce commandant, grand-père, il a été tué ?

---

1. Héros du plus fameux roman de Jaroslav Hašek (1883-1923), le « brave soldat Chveïk » incarne l’esprit de résistance tchèque.

2. Abréviation de *komandir bataliona* (« commandant de bataillon »).



– Oui, mon petit, nous avons tous été tués, moi aussi j'ai été tué. »

Soit dit en passant, Chveïk, les Tchèques ne l'aiment guère, ils voient en lui une parodie d'eux-mêmes.

Mais quand je regardais ces deux-là, le Tchèque taillé comme une armoire à glace et le Tchèque tout tranquille, je ne discernais en eux rien qui me rappelât Chveïk, même de loin. S'il est une parodie, elle n'est pas ressemblante.

... Ces longs mois ont filé tels des trains de nuit, comme qui dirait au milieu du fracas, mais enveloppés d'une obscurité qui empêchait de distinguer quoi que ce soit, juste l'anxiété, les vapeurs de mazout, les cauchemars ; je m'aperçois rétrospectivement que je n'ai pas eu le temps de montrer à ces Tchèques que je connaissais leur pays, que j'avais lu leurs auteurs, du coup je n'ai pas pu leur montrer mon côté humain.

Ces deux années de bataillon, je les ai passées aussi occupé qu'une chienne qui vient de mettre bas, toujours à courir d'un endroit à l'autre, à reniffler, à porter quelque chose dans la gueule, les yeux flapis, marqués par l'effort et stupidement rivés au sol, entre mes pattes.

Avoir son propre bataillon était une vraie prise de tête.

Les Tchèques, je ne me souviens plus à quel moment ils étaient arrivés chez nous ; du jour au lendemain, ils avaient disparu.

Le gros du bataillon était constitué de gars de Lougansk. Beaucoup d'entre eux avaient auparavant appartenu aux forces spéciales personnelles de Plotnitski<sup>1</sup>, le leader de la République populaire de Lougansk, qui ressemblait au fils illégitime d'un général nord-coréen et d'une directrice de magasin d'alimentation de l'époque brejnévienne.

Ces types de Lougansk, je les connaissais mal ; l'ossature du bataillon, elle, était national-bolchevique<sup>2</sup>. Les national-bolcheviks, je les connaissais un peu mieux : dans ma jeunesse, j'avais

---

1. Igor Plotnitski dirigea la République populaire de Lougansk du 4 novembre 2014 au 24 novembre 2017. Il est aujourd'hui mandaté par le gouvernement séparatiste pour veiller au respect des accords de Minsk.

2. C'est-à-dire constituée d'anciens membres du Parti national-bolchevique, formation politique russe d'opposition jadis dirigée par feu l'écrivain Edouard Limonov et aujourd'hui interdite.

moi-même été un délinquant, un national-bolchevik, j'avais brandi un drapeau rouge et crié « Mort aux bourgeois! »

(Les bourgeois faisaient la sourde oreille; ils ne mouraient pas. Quant aux national-bolcheviks, on les mettait en taule et on les tuait, le plus souvent dans des circonstances troubles.)

Les autres types de notre bataillon, nous les avons récupérés sur ce qui restait d'autres unités locales taillées en pièces ou dis-soutes. Au final, ça donnait un beau bouquet plein de couleurs. Je le tenais serré contre ma poitrine: ça sentait bon la campagne russe après le passage d'une horde de chevaux implacables qui aurait tout brûlé, tout piétiné sous ses sabots. Ô mes petites renoncules, mes petits nénuphars.

Tout le monde ou presque, chez nous, avait déjà fait l'expérience du feu; à l'exception, peut-être, de deux ou trois types ramassés au hasard. Plus tard seulement, j'ai entendu dire, du bout de l'oreille, que nous avions récupéré des jocrisses qui étaient infoutus de démonter un fusil automatique.

Mais la plupart de nos gars avaient du cœur au ventre, ils se battaient pour la cause, même si beaucoup d'entre eux étaient, comme tout insurgé qui se respecte, de chauds lapins: une femme à Lougansk, une autre à Rostov, une troisième de l'autre côté de la ligne de démarcation – quelle barbe, ces bonnes femmes! Qu'elles aillent toutes au diable!

Des types qui ont joyeusement mis les voiles pour échapper à ces histoires de bonnes femmes, il y en a pas mal parmi les insurgés. Mais si tu n'es pas sûr de ce pour quoi tu fais le coup de feu, si tu passes ton temps à te bouffer le nez avec ta veuve potentielle, tu n'as pas grand-chose à gagner dans cette guerre. Les femmes formaient une lointaine toile de fond sur laquelle on ne se retournait pas; les femmes, on n'en parlait quasiment jamais.

Des ressortissants russes, il y en avait peu parmi nous: moi; le *kombat* (nom de code: Tomitch); Domovoï<sup>1</sup>, le commandant du groupe d'éclaireurs; une douzaine de national-bolcheviks; Kouban (un Cosaque originaire du Kouban); quelques ex-flics

---

1. Génie familial de la maison dans le folklore russe. Il s'agit, ici encore, d'un nom de code.

et deux types du GRU<sup>1</sup> proches de la retraite (noms de code : Kassatour et La Baleine), deux solides gaillards dont l'un, paraît-il, était russe et l'autre oriental (Yakoute ou Bachkir, *de visu* je ne sais pas faire la différence). Chacun de ces types du GRU avait trois cents sauts en parachute derrière lui. Pourquoi avaient-ils rejoint les rangs des troupes insurgées, je ne leur ai jamais demandé; L'Arabe m'a par la suite éclairé sur ce point : soi-disant, on leur avait dit sur leur lieu de travail (où ça ? Au GRU ?) que chaque jour passé sur le front du Donbass leur serait compté triple. Je n'ai pas pensé à vérifier si c'était vrai, mais, encore aujourd'hui, ça me paraît n'importe quoi. Vous les voyez, vous, partir d'ici et, avec leur bout de papier, aller voir leur département du personnel et dire : « Donnez-nous notre retraite, nous y avons droit maintenant » ?

La Baleine, j'ignore où il est aujourd'hui, et Kassatour a été tué; il n'y a plus personne à qui je pourrais demander. Le bataillon n'existe plus, l'hôtel n'existe plus, quant à la République de Donetsk, elle n'existe plus non plus, en tout cas celle dont je garde le souvenir comme on conserve celui d'une belle photo. Seul Chvëïk est toujours là, durci par le froid.

... Mais ça, c'est aujourd'hui. A l'époque, tout était encore en place.

Un jour, en particulier, est resté fixé dans ma mémoire. Bien qu'étant déjà rattaché au régiment des forces spéciales, le bataillon que nous avons levé à la hâte n'avait encore touché ni armes ni uniformes; une ou deux semaines après la signature de l'ordre de création de notre unité, je me pointai à l'hôtel, c'est-à-dire à la caserne. Elle était remplie de types au visage bleui de froid, que la faim rendait mélancoliques. Ils avaient un air farouche, ils souffraient de sous-nicotinisation. Ce mot n'existe pas ? Pourtant il devrait, il serait très utile pour décrire un type incapable d'assouvir son envie de fumer parce qu'il n'a rien à fumer. S'il avait de quoi, il fumerait tout son content.

Personne n'avait d'argent. La première solde n'arriverait pas avant trois semaines.

Personne ne me reconnaissait.

---

1. Acronyme de *Glavnoïe razvedyvatelnoïe upravlenie*, les services de renseignements de l'armée russe.

Je fis le tour des anciennes chambres de l'hôtel – même les radiateurs donnaient l'impression de vouloir mordre, ils avaient l'air d'avoir encore plus froid que les humains.

Allongés sur leurs lits, les hommes n'ouvraient même pas les yeux quand le *kombat* et moi entrions chez eux.

« Ils sont morts? demandai-je d'un ton sérieux. Ou ce sont des moulages en plâtre?

– Ils sont lessivés », répondit le *kombat*. Il prononçait rapidement même les phrases les plus courtes. Comme s'il accélérât pour pouvoir débiter un tas de mots d'un coup, mais leur flot se tarissait aussitôt.

Les rideaux glacés paraissaient lourds, on aurait pu s'en servir pour envelopper des cadavres et les jeter ensuite à la mer, au fond d'une mine ou dans le cratère d'un volcan. Les cadavres ne risquaient rien, ils auraient été conservés comme neufs.

Sur les appuis de fenêtre étaient posées des boîtes de conserve vides, collées par le gel et remplies de mégots fumés jusqu'au filtre.

Un des hommes qui n'étaient pas encore entrés en hibernation me demanda d'un air sombre: « T'aurais pas une clope », sans le moindre espoir, sans point d'interrogation à la fin de la phrase; je tirai un billet de cent roubles de ma poche, lui donnai; l'homme demeura un instant interdit, mais il reprit rapidement ses esprits, m'arracha le billet de la main (ses doigts me firent l'effet de ceux d'un noyé pas encore sec) et le fourra dans sa poche avant qu'on ne le voie; mais son geste avait été aussitôt remarqué par deux ou trois types qui se tenaient debout dans le couloir sans bouger, comme pris dans une toile d'araignée invisible. Et quand le premier type se leva et partit à toute allure en rasant le mur (pour cent roubles, à Donetsk, on pouvait s'acheter quatre paquets d'abominables cigarettes sans tabac, capables de tuer un centaure), les autres, semblables à des zombies ambulants, se précipitèrent à sa suite, empêtrés les uns dans les autres au point de ne plus former qu'un seul individu.

Personne n'osa me demander un autre billet de cent. J'avais l'air de ne pas être d'ici, d'être en tournée d'inspection, de débarquer d'un monde où il faisait chaud.

Je portais un super-uniforme, un truc en matériau coupe-vent, très beau, ce que nous appelons un *Bundeswehr*; dans ma poche j'avais un paquet de billets de cent, un paquet de billets de mille et un paquet de billets de cinq mille. J'étais plein aux as – juste assez, cependant, pour pouvoir distribuer des biftons à droite et à gauche comme je venais de le faire. J'avais sur moi quasiment le quart de tout le liquide que j'étais parvenu à gagner sur mes quarante ans.

En quittant définitivement la Russie, j'avais mis la totalité de mes biens immobiliers, deux appartements et une datcha, ainsi qu'une voiture, au nom de ma femme, elle en avait plus besoin que moi. Si on me tuait, ils auraient de quoi vivre et accrocheraient au mur le portrait de leur papa. C'est ça, une famille.

Le seul signe extérieur de richesse que j'avais conservé était une voiture, mon vaillant et increvable Land Cruiser.

Lorsque ces trois-là – ces types tout gris qui ressemblaient à des zombies ambulants – sortirent du cantonnement, ils aperçurent dans la rue un gros 4x4 noir, alors quasiment neuf, dont la plaque d'immatriculation portait un triple cinq et les lettres NAKh. Cette immatriculation, je l'avais obtenue par hasard, je le jure sur le premier livre que j'ai lu<sup>1</sup>.

Outre mon Land Cruiser, le bataillon ne disposait à ce moment-là, en tout et pour tout, que de deux autres voitures; rouillées, défoncées, elles vivaient leur dernier hiver. L'une d'elles était réservée au transport de Tomitch, le *kombat*.

Bref, je regardai tout cela, refilai au *kombat* la moitié de l'un de mes paquets de biftons de façon que le bataillon puisse au moins survivre jusqu'au prochain rassemblement et, le soir même, louai une maison.

J'avais besoin d'avoir un chez-moi.

Hormis les soins que je devais porter à ce bataillon fraîchement formé et composé de cadavres gelés, j'avais une multitude

---

1. Certains automobilistes russes accordent parfois une signification symbolique à leurs numéros d'immatriculation. Ainsi le nombre 555 est-il pour eux synonyme de succès et d'harmonie. Quant aux lettres NAKh, elles peuvent être comprises comme une abréviation de *Na khoui!* (« Allez vous faire foutre! »).

de choses à régler qui ne pouvaient l'être à la caserne. J'avais en outre l'intention de faire entendre raison à ma femme, la mère de mes enfants, de la convaincre de venir enfin me retrouver et de venir vivre avec moi : j'en avais assez de traîner seul dans cette belle ville imprégnée du bruit des canons (il n'y a là rien de poétique, ça tirait tous les jours).

Je passai un coup de fil, j'appelai directement le secrétariat du leader de la République populaire de Donetsk, pays que personne ne reconnaissait mais qui existait bel et bien et dans lequel je vivais et combattais depuis un an déjà, auquel je croyais comme à la lumière de ma propre enfance, à mon père, à mon premier amour, à mon poème préféré, à cette prière qui m'avait un jour aidé dans un moment terrible...

De quoi est-ce que je parlais, déjà? J'ai oublié.

Ah oui! Je passai un coup de fil, c'est ça.

Je dis : je veux louer une maison, j'en ai assez de traîner mes guêtres dans vos hôtels de fonction, je veux m'installer, je vais déménager mon ficus de la Grande Russie.

On m'envoya des numéros de téléphone; je composai le premier de la liste, tombai sur un agent immobilier.

Je fus naturellement surpris : on était en guerre et il existait quand même des agents immobiliers. Toutes les professions que l'on trouve en temps de paix existaient, simplement certaines d'entre elles restaient dans l'ombre.

L'agent immobilier me retrouva dans un café. J'étais en train de boire de la vodka avec un officier de ma connaissance, un commandant de secteur, et nous discussions de la façon dont je pourrais me procurer de quoi armer tout mon bataillon ; l'autre finassait, me regardait malicieusement, mais il finit par passer un ou deux coups de fil.

Je m'assis au volant; l'agent immobilier me montrait la route; je ne prêtais pas particulièrement attention à l'itinéraire; je feignais d'écouter l'agent immobilier, mais en moi-même je songeais : mon vieux, tu as réuni trois cents bonshommes, il faut maintenant que tu les nourrisses, ensuite que tu les équipes et ensuite que tu transformes tout ça en un corps soudé afin d'avoir des gars unis les uns aux autres qui, le jour où ils en recevront l'ordre, marcheront et mourront comme un seul homme.

## CERTAINS N'IRONT PAS EN ENFER

« C'est donc pour ça que tu as fait tout ça? »

Je fus tiré de mes pensées par une petite maison d'hôtes à laquelle je m'étais moi-même conduit par de sombres ruelles détournées.

Trois pièces bien propres. Des placards, de la vaisselle, des portemanteaux. Une table de nuit. Un grand lit.

Allons voir ce que cela donne dehors. Une grande cour, dans la cour une grande table, un barbecue, tout à côté un robinet et un évier – on peut faire des grillades de viande, laver des légumes. À droite, le pavillon des propriétaires, mais il donne de l'autre côté, aussi me promet-on (on me ment) que nous nous verrons rarement. C'est un solide pavillon : ces gens-là gagnaient bien leur vie avant la guerre, mais aujourd'hui la femme vit seule ; « ... elle était chargée de vérifier la production alimentaire de tout le Donbass », me souffla l'agent immobilier ; le mari est mort et le gendre, un homme d'affaires, est parti à Kiev.

Pour le gendre, c'est la femme elle-même qui me le dit. Avec une sorte de défi, même.

Il est parti, il est parti, je n'en ai rien à battre.

Je fis une nouvelle fois le tour du proprio. La clôture était haute. À droite et à gauche de la maison ainsi que de l'autre côté de la rue, les mêmes pavillons mais, selon toute apparence, complètement vides : on ne voyait pas une seule lumière.

Pas d'immeuble aux alentours, ça m'évitera d'avoir à scruter une centaine de fenêtres à la recherche d'un éventuel tireur d'élite. Très bien.

D'après ce que je compris, le centre-ville était à cinq minutes. Tout simplement parfait.

« Avant vous vivait ici l'entraîneur d'une équipe de football anglaise », me dit la propriétaire ; mais je n'avais nul besoin des recommandations du précédent locataire, tout me plaisait. En plus de ça, j'avais de la vodka dans le corps – trois cents grammes –, j'étais rentré à Donetsk de la Grande Russie la veille, j'avais fait mille cinq cents kilomètres d'une seule traite, en plus de ça j'avais dormi environ deux heures, j'avais froid... Bref, je dis à l'agent immobilier : je n'irai pas visiter d'autres maisons, je reste ici, je vais me coucher tout de suite, allez-vous-en.

Je tirai de ma poche mon paquet de billets de mille qui fondait à vue d'œil. Il ouvrit son porte-documents, en sortit les papiers déjà prêts et, sans les lire, je les signai et payai sur-le-champ.

La propriétaire insistait pour me dire encore quelque chose. Je lui dis : « Demain, demain. »

Je me couchai, mon uniforme à côté de lit, mon pistolet (un TT que j'avais reçu de la main de Zakhartchenko en reconnaissance de mes services) sur la table de nuit. À côté de mon pistolet, mon portable.

Quelque part du côté de l'aéroport, me semblait-il, ça faisait un terrible barouf; à moins que ce ne fût ailleurs, de toute façon j'avais du mal à comprendre dans quelle partie de Donetsk je m'étais couché, quelles étaient mes coordonnées GPS.

Je me sentais super-bien. Une nouvelle vie commençait. Une nouvelle vie était présage de nouvelles découvertes, de nouvelles rencontres, de mort. De toutes sortes de choses.

Les échanges d'artillerie mettaient en effervescence le ciel invisible à mes yeux.

Hier encore, j'étais incapable de me figurer quelle vie était la mienne. Et voilà qu'aujourd'hui, j'avais, tel un con, les deux pieds pris dedans comme dans un marais; ainsi songeais-je béatement.

Je dormis d'un sommeil paisible.

Au matin, je m'éveillai, reposé, plein d'énergie, heureux. J'avais dormi huit heures, ce qui, pour moi, était beaucoup. De la rue me parvenait un bruit de balai.

Je bus du thé. Je fumai seul dans la cuisine. La sensation de volupté qui s'était emparée de mon corps ne me quittait pas.

J'allai dehors. La propriétaire était là, un balai à la main, elle en donnait un coup tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Juchée sur son balai, elle essayait en réalité de s'approcher de moi, elle voulait me parler, mais elle ignorait encore de quoi.

Moi, par contre, je sais que je ne voulais parler de rien.

Un répugnant roquet d'une couleur ignoble et indéfinissable, sorte de serpillière animée, s'approcha en courant et m'aboya après. La propriétaire l'appela au pied. Ce chien avait un nom surprenant : moi, je l'aurais donné à un cygne blanc. Mais elle, elle l'avait donné à cette serpillière glapissante.



## CERTAINS N'IRONT PAS EN ENFER

J'ouvris les vantaux du portail et poussai ma voiture dans la ruelle tout en m'inquiétant hypocritement pour le chien : gare à ne pas l'écraser. C'est à ce moment-là, seulement, que je réalisai que j'avais choisi le bon endroit pour m'installer.

Sur la gauche, à cent cinquante mètres, la maison où habitait Batia, autrement dit Alexandre Vladimirovitch Zakhartchenko, le leader de la République de Donetsk ; j'étais son conseiller, son soldat, son officier, son camarade.

Sur la droite, à deux cents mètres, l'ancien hôtel *Prague* où était cantonné le bataillon imaginé par moi.

Et moi j'habitais là, au milieu, entre le Chef et le bataillon.

Il fallait vraiment que je sois ivre pour avoir choisi cet endroit, au petit bonheur, au pif.

Nombre de ministres, de commandants et de fonctionnaires locaux avaient cherché à habiter dans ce quartier où je m'étais, moi, facilement dégoté une maison, mais personne n'avait rien trouvé. Eux qui voulaient tellement se rapprocher du Chef.

Avec moi, c'est toujours ainsi. Tout me tombe tout cuit dans les mains.

Tout le monde était persuadé que Batia m'avait à dessein installé auprès de lui.

J'ai eu une ou deux fois l'occasion de raconter la véritable histoire à des gens qui m'interrogeaient : que j'avais bu un coup de trop, que j'avais appelé un agent immobilier, que j'étais venu là, que je voulais dormir, que je n'avais pas vraiment visité, que je n'avais même pas demandé le nom de la rue, que j'avais payé et que je m'étais effondré sur mon lit... Pour toute réponse, mes auditeurs souriaient d'un air entendu, à la manière ukrainienne : c'est ça, verse-nous donc à boire, comme si on ne savait pas comment ça s'est passé!

Ils ne me croyaient pas.

\*

Je l'appelais Batia<sup>1</sup>, ou Alexandre Vladimirovitch, c'était selon. Je ferai pareil ici. Ou encore Zakhartchenko, le commandant, le Chef.

---

1. Littéralement, « Pater ».

... On m'appela au téléphone, on me dit : « Le commandant est rentré de Moscou, quand peux-tu passer le voir ? »

Dehors, c'était le début de l'été, son dernier été, pas le mien.

« Il est à l'*Altai* ou chez lui ? demandai-je ; (l'*Altai* était l'un de ses QG.)

– « Il est chez lui, il attend, me dit-on.

– Cinq minutes », répondis-je.

Les hommes de la garde personnelle du Chef, en faction au carrefour devant sa maison, passèrent le message à leurs collègues qui étaient à l'intérieur : « Zakhar ». Il y eut quelques secondes de silence, puis on répondit, d'une voix impassible : « Qu'il entre. »

« Entrez », me dit-on. Comme si j'étais sourd et que je ne pouvais pas entendre ce qui se disait dans le talkie-walkie. D'un autre côté, si le garde s'était contenté de me faire un signe de tête du genre « C'est bon, vas-y », ça m'aurait encore plus énervé : ça va aller les signes de tête, tu as perdu ta langue ou quoi ?

Du carrefour à l'entrée de la maison, il y avait cinquante mètres, on entrait par le garage. Des gardes, là encore ; ils me regardent. Il fallait laisser son arme, quoique j'aurais pu ne pas le faire, ayant l'autorisation d'entrer armé chez le Chef ; si l'on fait exception de sa garde personnelle, nous n'étions, dans toute la République de Donetsk, pas plus de dix à avoir ce privilège. Mais j'avais quand même pour habitude de laisser mon arme pour ne pas agacer sa garde personnelle. Ils n'aimaient pas que je me pointe chez lui avec mon arme, à quoi bon les stresser ?

« Il est dans son bureau ? demandai-je.

– Il est au sauna. Vas-y, descends. »

Raison de plus : à quoi me servirait mon pistolet à l'intérieur du sauna ?

Je n'avais pas encore atteint la porte que j'entendis sa voix. Et son inimitable rire, il s'esclaffait comme un enfant. Tudeu ! Seuls des enfants peuvent rire ainsi.

Batia portait un tricot de marin et un pantalon camouflage. Bien entendu, il fumait, il fumait sans discontinuer.

J'arrivai juste au moment où il commençait à raconter une histoire. Il interrompit son récit et se leva pour m'accueillir,

suivi de Tachkent et du Cosaque, ses deux camarades les plus proches ; tous deux, du reste, se prénommaient Sacha.

J'aurais pu faire un vœu : faites qu'on ne le tue pas cet été. Au moins pour une fois, cette stupide croyance aurait pu se vérifier<sup>1</sup>. Mais personne ne pouvait alors imaginer qu'on le tuerait.

Zakhartchenko tira sur sa cigarette et poursuivit son histoire. Je ne peux la répéter que dans ses grandes lignes.

Un soir tard, après tous ses rendez-vous de la journée, Batia était en virée dans le centre de Moscou en compagnie d'un quelconque général. Ils étaient sortis du restaurant pour fumer et avaient aperçu un cheval solitaire.

Il était resté travailler tard et rentrait chez lui.

Batia dit au général qu'il pouvait exécuter je ne sais quelle acrobatie à cheval ; peut-être mentait-il, mais pourquoi l'aurait-il fait ? Le général ne doutait pas le moins du monde de la dextérité de Zakhartchenko, mais cela n'avait déjà plus d'importance. Batia appela le cheval. Le cheval et la jeune fille qui le guidait (il était accompagné) s'approchèrent.

Zakhartchenko sauta lestement en selle et exécuta son acrobatie de manière irréprochable. Quand ils eurent reconnu le leader de la république en guerre, les rares passants manifestèrent leur joie, des applaudissements éclatèrent. Le cheval fit une sorte de révérence.

Parurent alors les propriétaires du cheval. Ils étaient plusieurs, quatre je crois, tous originaires des montagnes ou des contreforts du Caucase. Peut-être étaient-ils mécontents qu'on utilisât leur cheval. Peut-être y avait-il encore d'autres choses, des choses sans importance, aujourd'hui complètement oubliées et impossibles à reconstituer de mémoire (pour la simple raison que cette mémoire n'est plus : des morceaux de ferraille sont entrés en elle et ont tout bousillé).

Le Chef était accompagné de son garde du corps. Le général était seul.

Les gens des montagnes ou des contreforts du Caucase ont la faculté de se multiplier : on pensait qu'ils n'étaient que quatre,

---

1. Selon une croyance populaire russe, lorsque deux personnes portant le même prénom se trouvent dans la même pièce et que l'on se place entre elles pour faire un vœu, ce dernier se réalise.

mais voilà qu'ils sont déjà huit – tout le monde gesticule, ils ont la complexe motilité des abeilles, ils sont partout à la fois et, à un moment, l'un d'entre eux fait brusquement un balayage et te projette au sol, sur le bitume, contre une pierre. Le Chef n'attendit pas que les événements évoluent ainsi: toujours en selle, il se rua sur l'essaim, sur le système tribal et se jeta au cœur de la mêlée.

Dans le même temps se produisaient, dans cette rue brillamment éclairée de Moscou, une multitude d'événements.

Le garde du corps de Batia était un professionnel, et il s'acquitta avec succès de toute la série de tâches qui se présentaient à lui de manière inopinée.

Le général, quant à lui, avait une puissante voix de général qui mit par terre quelques-uns de ces fortuits interlocuteurs.

Le Chef continuait à tailler dans le vif, le cheval était de son côté, mais les huit, ou peut-être déjà douze, basanés réussirent quand même à lui attraper tous ensemble la bride de leurs mains velues.

Des mains vidèrent vigoureusement le cavalier de sa selle.

À cet instant, le général se souvint qu'il avait un pistolet. Il le tira de sa poche. La trouvaille fit son effet. Tout le monde fut surpris et ému.

Un silence passager s'établit.

Une voiture de police fit son apparition.

Les personnes présentes décidèrent de vider elles-mêmes leur querelle.

Lorsque les policiers arrivèrent sur place, la fraternisation était déjà entamée.

Les policiers regardèrent par la vitre de leur voiture et sourirent.

Le général dut maintenir quelques instants son pistolet caché derrière son dos.

Les gens des montagnes ou des contreforts du Caucase étaient de braves types, des gars solaires.

Tout d'un coup, personne n'eut plus envie de se quitter.

Les Caucasiens commencèrent à offrir à boire et à manger à leurs nouveaux amis. Ça, ils savent le faire.

Le général se grilla et, pour on ne sait quelle raison, révéla que son pistolet n'était pas chargé. Cela mit tout le monde de particulièrement bonne humeur. Un général qui se promène avec un chargeur vide, c'est drôle quand on y pense.

Les amis burent, lancèrent des pétards, firent rire le cheval.

De tous ses nouveaux amis, celui dont le Chef avait le moins envie de se séparer était le cheval et, sur le matin, il l'acheta. Pour un prix symbolique, en souvenir de cette rencontre.

Il y avait toutefois un problème. Le Chef ne pouvait pas prendre son cheval avec lui dans l'avion et il était déjà l'heure de partir. Aussi, en plus du cheval, acheta-t-il également la jeune fille. Qui, d'ailleurs, ne voulait pas se séparer de l'animal qui lui avait été confié, ils étaient comme frère et sœur. Il fallut, pour la jeune fille et le cheval, affréter un wagon spécial dans le prochain train en partance pour Rostov.

De retour à Donetsk, le Chef alla dormir deux ou trois heures, quatre même ; à peine eut-il ouvert les yeux que ses subordonnés, persuadés d'avoir reçu un message codé, vinrent au rapport : le cheval est à Rostov et attend l'ordre d'entrer sur le territoire de la République populaire de Donetsk.

Nous riions tous et Zakhartchenko riait plus fort que les autres, se raclant la gorge pour se débarrasser des restes de son rire et s'esclaffant de nouveau comme un enfant aux yeux bleus et au grand front, que l'on chatouille.

La vie le chatouillait et le faisait marrer.

Au sauna, nous buvions avec modération, c'est-à-dire avec ce que nous croyions être de la modération. D'aucuns diraient : sans égard pour nos fragiles carcasses, mais nous, nous considérons cela comme la normale. Nous n'étions que deux à boire, lui et moi, les deux autres Sacha ne buvaient jamais.

La nourriture disposée sur la table était toujours craignos. Quand nous avions bouffé tout ce qu'il y avait de comestible, ce qui arrivait très vite, Batia appelait l'un des hommes de sa garde personnelle et lui demandait d'aller au point de ravitaillement le plus proche nous acheter des merdes quelconques, genre hamburgers ou cheeseburgers, l'horreur quoi.

Il n'y avait jamais ni poisson à chair rouge, ni caviar, ni viande, ni saucisson. Pour ce qui concernait sa pitance quotidienne, le

Chef ne se montrait pas difficile ; il n'y avait pas, rattaché à sa maison, tout un gouvernement chargé de ces questions.

Bref, la vie que nous menions n'avait rien de spécial, nous vivions entre hommes.

Nous buvions toujours des trucs simples que nous achetions au magasin du coin. Parfois, c'était rare, le Chef venait avec du cognac qu'on lui avait offert, nous le buvions aussi, bien entendu. De toute façon, nous finissions toujours par passer à la vodka locale.

Nous entrâmes trois ou quatre fois dans le sauna, en suite de quoi l'un des deux Sacha – celui qui avait pour nom de code Tachkent (un ancien pilote de char qui avait fait l'école de Tachkent), un gars énorme qui était également compère du Chef, vice-premier ministre, ministre des Impôts et des Redevances, directeur de l'industrie de défense de la République de Donetsk et de toute une série d'organismes agricoles – s'en alla. Non seulement Tachkent ne buvait pas, mais de plus il n'appréciait guère le sauna. Sa proximité avec le Chef, conséquence de leurs relations amicales et familiales, lui permettait toutefois de partir tranquillement quand il avait besoin de s'occuper de ses affaires personnelles.

Passé minuit, la conversation prit un tour plus sérieux.

Le Chef me fit un résumé, qu'il avait probablement déjà fait à son vice-premier ministre de compère, de sa visite à Moscou et des résultats qu'il avait obtenus en sus du cheval.

Il avait rencontré untel – le Chef mentionna un nom – et untel – il mentionna un second nom. Ces noms m'étaient connus, ils le sont également de tous ceux qui, en Russie, connaissent un tant soit peu la situation.

Le nom le plus important de Russie ne fut pas prononcé.

Pas une seule fois l'empereur ne rencontra Zakhartchenko.

Un appel téléphonique, en quatre ans de guerre voilà tout ce qu'il y eut entre eux. Un bref appel téléphonique, moins d'une minute. L'homme à l'autre bout du fil invisible (à l'autre bout de la réalité) posa une question, pas la plus essentielle, mais une question humaine. Ayant écouté la réponse, il dit brièvement « Allez-y. »

Tout était dans ces deux mots. On aurait pu les mettre en musique et les chanter, ils avaient la force puissante d'une bénédiction.

Les gens du Donbass ne pouvaient pas regarder le souverain autrement que le cœur défaillant, leur vie dépendait de lui, au sens propre.

Ils le savaient, s'il se détournait d'eux, on viendrait les tuer.

On les réduirait en poussière, on soufflerait sur la table pour en faire tomber la poussière.

Mais tant que l'empereur les regardait ou conservait leur image, ne fût-ce qu'à la périphérie de son regard, les gens du Donbass avaient une chance âpre, à peine pulsatile, de vaincre un jour.

Parlant de l'empereur, un homme de notre bataillon, qui avait pour nom de code La Teigne, dit un jour: « Si seulement je pouvais le voir! Simplement le voir! Ne serait-ce qu'une minute!» Je regardai autour de moi, promennai un regard circulaire sur les hommes qui nous entendaient. Je ne décelai pas la moindre trace d'ironie sur leurs visages alors que ces types rustres et crânes riaient de tout et de rien, même de ce qu'il y avait de plus sacré.

Mais de ça, ils ne riaient pas.

Le Chef, Batia, était un élément constitutif de son peuple et il en partageait toutes les illusions (ou les désillusions).

Ça explique pourquoi son incompréhension était si douloureuse, si puérile. Si l'empereur est si grand, pourquoi n'entend-il pas les cris qui montent d'ici?

Non, ce n'était pas à cause de la guerre que ces appels à l'aide résonnaient, la guerre, les gens de Donetsk étaient prêts à l'endurer encore longtemps. C'était pour autre chose qu'ils appelaient à l'aide.

Pendant toutes ces années de guérilla, Donetsk a été soumis à une impitoyable pression, invisible aux yeux de la plupart des gens. La République de Donetsk s'était assurée par les armes le contrôle de beaucoup de choses, y compris d'énormes usines et de petites mines illégales de charbon, et elle ne voulait pas partager ses conquêtes, mais on exigeait d'elle qu'elle les partageât.

Chaque fois qu'il revenait de Moscou, Zakhartchenko jurait et poussait une gueulante :

« ... je leur dis : proposez-moi un oligarque russe au moins ! À quoi bon aller le chercher à Kiev ? Vous n'en avez donc pas chez vous ? Qu'est-ce vous voulez que j'en fasse de vos oligarques ukrainiens ? »

Il citait un nom petit-russien ordinaire. Au début, ce nom ne me faisait même pas réagir ; une actrice connue portait le même : Gourtchenko, je crois, à moins que ce ne fût autre chose. Pour on ne sait quelle raison, c'est à ce « Gourtchenko » ou je ne sais qui que certains décideurs de Moscou voulaient donner, offrir, ce pour quoi, ici, on mourait.

Pas cette fois-ci mais une autre, quelque temps auparavant, Zakhartchenko, comme s'il avait soudain perdu tout espoir d'obtenir justice dans ses négociations avec l'empire, avait levé son regard sur moi – il faisait nuit et nous étions seuls, assis à une table dans un petit resto de Donetsk – et m'avait demandé (il ne m'a jamais demandé autre chose, ni avant ni après) :

« Tu ne pourrais pas intercéder en notre faveur ? »

\*

Certains matins, les hommes de ma garde personnelle et moi prenions ensemble notre petit déjeuner au restaurant *Pouchkine*.

Les quatre hommes de ma garde personnelle – Le Comte, Tyson, Le Chamane et La Teigne – travaillaient en binôme ; ils se relevaient toutes les semaines.

Il y avait chaque mois des tentatives d'assassinat contre le premier, le deuxième ou le troisième personnage de la République de Donetsk. Tous les deux ou trois mois, l'une de ces tentatives aboutissait, mais on n'en parlait pas toujours.

Les gens recevaient une balle venue on ne savait d'où, sautaient sur une mine (près de la caserne, en rentrant chez eux, à l'intérieur même de leur maison), disparaissaient, puis on retrouvait dans le jardinet d'à côté, coupés en petits morceaux, les personnages les plus divers : d'illustres commandants de secteurs, des chargés de mission, des officiers de passage dont on ne pouvait révéler le nom, même après leur mort, ou tout



simplement des gens proches de Batia. Ces derniers étaient plus particulièrement visés.

Et malgré tout, l'aspect féérique et apaisant de Donetsk avait de nouveau sur nous un effet aveulissant, il nous semblait toujours que le pire était derrière nous..., qu'on ne pouvait mourir par un si bel été. À l'automne, soit, ou en hiver, ou même au printemps, mais en été?

À côté du restaurant, à l'angle de la rue, était assis un jeune Pouchkine de pierre.

« Pouchkine, vieille branche, comment va ? »

— On fait aller... »

Le restaurant était décoré à l'ancienne. Le personnel s'adressait aux clients en leur disant « Messieurs ».

Au début, mes hommes pouffaient de rire, ils rougissaient même un peu. « Eh, Monsieur... », faisaient-ils en se poussant du coude, à peine le serveur s'était-il éloigné. Bien qu'il nous tournât le dos, on voyait qu'il entendait tout très bien, mais le personnel était stylé et ne laissait rien paraître.

La résidence du Chef, l'*Altai*, faisait face au restaurant. Des ministères et des administrations avaient en outre installé leurs bureaux dans le même bâtiment que le *Pouchkine*, aux étages supérieurs. Si bien que le carrefour près du restaurant était en permanence occupé par de nombreux types en uniforme qui montaient la garde et qu'une voiture de la police de la route était toujours garée à l'angle de la rue. L'accès au restaurant était interdit. Ici, les hommes de ma garde personnelle pouvaient se relâcher un peu et manger avec moi au lieu de toujours regarder autour d'eux.

Tous les jours ou presque, on pouvait trouver au *Pouchkine* le premier Sacha, alias Tachkent, et le second Sacha, nom de code: Le Cosaque. Principal conseiller d'Alexandre Zakhartchenko, Le Cosaque était une vraie tête, un type charmant. Trois téléphones sur la table, les trois sonnent, tintent, vibrent, il ne répond jamais tout de suite, sauf quand c'est le Chef qui appelle.

Venait parfois un troisième Sacha, nom de code: Tramp, ministre de la Politique intérieure et, comme Tachkent, vice-premier ministre.

Tachkent et Tramp étaient tous deux officiers d'active et administraient leurs propres unités militaires.

Mais tout ce petit monde ne venait que plus tard et, à midi, le restaurant était presque toujours désert.

Ce jour-là, un couple – depuis la véranda, on pouvait le voir à travers les immenses baies vitrées – s'était installé à l'intérieur. Probablement un jeune homme et sa fiancée en train de discuter de leur mariage imminent.

Le Comte avait pour binôme Tyson. Le Comte avait la peau blanche, le teint laiteux, l'air d'un paysan. Tyson avait la peau mate, le teint hâlé, l'air d'un citadin. Le Comte était grand, Tyson était de taille moyenne, il était maigre. Le Comte était un Aryen, moitié allemand, moitié kazakh. Quant à Tyson, on aurait dit un croisement alambiqué de plusieurs minorités ethniques, même s'il se disait lui-même ukrainien (mais je le soupçonnais d'être mongol).

Le Comte souriait souvent, mais il plaisantait rarement. Il ne supportait pas qu'on plaisantât sur son compte.

Tyson riait peu, mais il était plein d'esprit.

Ils étaient comme les deux doigts de la main, l'un et l'autre avaient vingt ans de moins que moi mais je ne sentais pas la différence d'âge; eux, je ne sais pas.

J'avais mis à profit le trajet jusqu'ici pour achever le débat philosophique qui m'avait occupé durant la nuit, mais eux, ils travaillaient, regardant sans arrêt autour d'eux. Assis à ma droite, Le Comte répondait par monosyllabes ou hochait la tête, Tyson restait généralement silencieux.

Ils ne décompressaient jamais.

Quelque temps auparavant, mes hommes avaient pris mon Land Cruiser et étaient allés sans moi faire des courses. Un quidam avait fait un carton dans le pare-brise avec une carabine de petit calibre. Le pare-brise avait résisté.

À Donetsk, tout le monde connaissait ma voiture, du moins tous ceux qui avaient besoin de la connaître, cela faisait des mois que je circulais avec la même plaque d'immatriculation.

C'était, semble-t-il, un geste symbolique que m'envoyaient des gens du coin : sache que nous te voyons et qu'au lieu d'une carabine de petit calibre, nous pouvons utiliser autre chose.

## CERTAINS N'IRONT PAS EN ENFER

Probablement n'avaient-ils pas vu, quand ils avaient tiré, que ce n'était pas moi qui conduisais, mais Le Comte.

On pouvait tout aussi bien donner à cet incident une interprétation différente: eh l'ami, toi qui viens tous les quatre matins au Donbass, nous ne te voulons pas de bien, mais nous ne te souhaitons pas de mal non plus; n'oublie pas que tu peux te faire tuer et que ça pourrait t'arriver très vite, donc fais gaffe à toi.

Ou alors, hypothèse la plus simple: celui qui avait tiré était un dingo ou bien un gamin pas très futé qui avait fait ça comme ça, sans savoir sur qui il tirait, juste sur un 4x4 noir; ici, les chefs se déplaçaient toujours en 4x4 noir.

Mes hommes avaient sauté hors de la voiture, s'étaient mis hors de la zone de tir, mais il n'y avait plus rien à voir... Une centaine de fenêtres, une centaine de balcons, des toits à tire-la-rigot, le type avait appuyé sur la détente, s'était débarrassé de son flingue et maintenant il était assis sous l'appui de sa fenêtre, dos au radiateur, et il écoutait la radio. C'était le printemps: il y avait ce qu'il fallait en fenêtres ouvertes, je ne parle même pas des vasistas.

Il était resté, sur le côté droit du pare-brise, un point d'impact d'où partait une longue et belle fissure.

« Alors Le Comte, me rappelai-je, on en était restés où? »

La veille, nous avons refait le monde à coups de maximes fumeuses. Si on passe la première moitié de sa vie en se ménageant, on peut vivre la seconde moitié comme bon nous semble. Si on passe la première moitié de sa vie sans se ménager, on peut ne jamais connaître la seconde moitié. Si on passe la première moitié de sa vie en se ménageant, on n'est ensuite ni capable ni désireux de vivre différemment. Si on vit la première moitié de son existence sans se ménager, personne ne sera là pour nous apprendre à nous ménager.

Le Comte illustre de temps à autre l'exactitude ou l'inexactitude de ces assertions en racontant une histoire qui lui était arrivée ou qui était arrivée autour de lui. Il avait vécu son quart de siècle de manière remarquable, mais surtout, au-delà de ses souvenirs, on sentait bien que Le Comte savait lire les lignes du destin, du sien ou du nôtre, ça n'avait pas d'importance.

Avec Le Comte, nous passions de longues heures à bavarder.

De temps à autre, Tyson nous regardait et souriait. Si je tournais mon regard vers lui, il hochait plusieurs fois la tête comme pour me dire : je comprends, je comprends, je comprends.

Ils étaient encore dans la première moitié de leur vie et il était possible qu'ils n'atteignent jamais la seconde. J'étais dans la seconde moitié de ma vie et je n'arrivais toujours pas à me décider : si, dans l'ensemble, j'avais passé la première moitié de ma vie en me ménageant, qu'allais-je faire du reste de mon existence ?

Ou bien n'était-ce pas mon problème ?

J'avais des plans pour les quelques jours à venir, pas au-delà.

Mes hommes prenaient toujours la même chose, de la *solianka*<sup>1</sup>, des pommes de terre sautées ou des *pelmeni*<sup>2</sup>.

Je riais : vous devriez en profiter, camarades, surtout quand vous êtes dans un restaurant aussi cher ! Regardez-moi ce qu'il y a : boulettes de brochet, julienne de champignons blancs, *rastegai*<sup>3</sup>, jars en sauce – et vous, vous êtes là avec votre *solianka* et vos pommes de terre.

Tyson prit une nouvelle fois le menu en main, lut quelques noms de plats, presque en ânonnant, et reposa soigneusement le livret agréable au toucher et ornementé de vignettes.

« Il faut toujours manger ce qu'on a déjà testé », résuma-t-il judicieusement.

Le Comte rigolait, mais lui aussi préférait les choses qu'il avait déjà testées.

« Je peux ? », demanda-t-il en désignant de la tête les élégantes cigarettes au filtre blanc encastré que je rapportais de Russie.

Il me demandait ça pour la millième fois et, pour la millième fois, je lui répondis : « Bien sûr ! », mais il ne prenait jamais de cigarette sans demander.

Moi-même, à cette heure de la journée, je préférais une tasse de café (qu'en réalité je ne peux supporter), un verre d'orange pressée mélangée à du jus de pamplemousse et un petit verre

---

1. Soupe épicée de viande ou de poisson.

2. Sorte de raviolis traditionnellement farcis de viande.

3. Pâté feuilleté au poisson ou à la viande.

de cognac. Ça faisait longtemps que je n'avais plus envie de manger, je me contentais de grignoter.

Ils boulottèrent ce qu'ils avaient commandé. Je les regardais comme s'ils étaient mes propres enfants.

Je payai et nous reprîmes la voiture.

Le serveur – gestes impeccables de danseur de ballet, pantalon blanc, chemise blanche – débarrassa la table avec une expression impassible. Lui aussi, je le savais, avait autrefois servi chez les insurgés. Il avait été sale, commotionné, avait eu le regard hébété; aujourd'hui il avait changé d'emploi; au passage, je dis ça comme ça, sans réfléchir, voilà un destin qui pourrait donner lieu à un récit ou à une adaptation cinématographique. On aurait pu s'arrêter là, tourner le coin, prendre un chemin de traverse et vivre d'un bout à l'autre une autre vie.

Mais nous poursuivîmes notre route en direction de Gorlovka.

Nos nouvelles positions étaient situées dans les environs de Panteleïmonovka, de l'autre côté de la route qui partait de ce village. Nous appelions cet endroit « Pantiokha ». Chaque fois qu'on nous envoyait dans une nouvelle localité, il ne se passait guère de temps avant que l'un de nos hommes ne donnât à celle-ci un pseudonyme tenace qui lui collait définitivement à la peau. (On peut aisément jeter des mots en tas, façonner cet amas en petites choses étonnantes, les faire griller sur une joyeuse flambée, tous ceux qui le souhaitent peuvent venir se servir, mais « Pantiokha », ça, je ne l'aurais jamais trouvé!).

Voici comment nous nous étions retrouvés là-bas.

Un jour, le Chef arriva devant le portail de notre maison d'hôtes – un cortège de trois 4x4, lui dans le premier, au volant. Appelé par ses gardes, je sortis en courant, le Chef me fit un signe de tête: « Monte! »; je m'assis sur le siège arrière, je ne disais mot, je ne savais même pas où nous allions, ce n'était pas mon problème.

Nous roulâmes jusqu'aux premières lignes, non loin de Donetsk.

Nous descendîmes de voiture sous un pont tout tordu qui s'affaissait sur le côté. Le Chef:

« Bonjour!

---

1. En russe, *pantiokha* signifie « gobe-mouches ».

— Mes respects, mon commandant!», lui répondit-on. Aussitôt, le plus gradé des types du coin lui souffla à l'oreille: « Le *komkor*<sup>1</sup> est sur les lignes!»

La nouvelle mit tout de suite Batia de belle humeur.

« Le komkor? En personne? Celui d'avant est resté des mois sans venir sur les lignes. Très bien, allons le voir... »

Le terrain était accidenté. Empruntant un petit bois défiguré et calciné, puis de longues tranchées sinueuses, nous gagnâmes les positions les plus avancées.

On entendait des sifflements, ça tirait, mais mollement, sur les arbres.

Je vais à présent vous raconter un secret qui n'en est plus un depuis longtemps.

Les forces insurgées étaient composées de deux éléments: le corps d'armée et la garde du Chef.

La moitié qui obéissait au Chef comprenait, entre autres unités, le régiment des forces spéciales auquel appartenait notre bataillon d'assaut et de reconnaissance.

L'autre moitié, le corps d'armée, était commandée par un général venu d'un pays voisin au septentrion de la République de Donetsk.

Peut-être ce général était-il déjà en retraite? Qui sait? Qui sait?

Nous subodorions qu'il était venu ici, sur le conseil de braves gens, attendre tranquillement la retraite, tirer jusqu'à l'âge légal du repos, jusqu'au fauteuil à bascule, au chien couché au pied du fauteuil, aux enfants des voisins qui, par une fente pratiquée dans la clôture, observent ce terrible vieillard, aux lourds et ennuyeux mémoires: impossible de décrire toute la vérité, il manque constamment quelque chose, le vigoureux coup de pinceau, les comptes que l'on a un jour vidés avec quelque empafé d'officier d'état-major, l'ultime révélation de la mort.

De temps à autre, les komkor changeaient. À la place de l'un en arrivait un autre, lui aussi en retraite probablement, même si ça ne se voyait pas en le regardant.

(Du côté de notre infortuné ennemi, c'était le même topo: des étages entiers de leurs administrations militaires étaient

---

1. Abréviation de *komandir korpoussa* (« commandant de corps d'armée »).

occupés par des spécialistes en uniforme ou en civil, les mêmes retraités que chez nous, mais ceux-là étaient anglophones.)

Naturellement, le général ne débarquait pas ici tout seul, il venait accompagné d'un groupe compact de délégués ministériels et d'administrateurs (à la retraite eux aussi, vous vous rappelez? Ou bien faut-il encore le préciser?).

Au début, on les avait accueillis avec un serrement de cœur.

La population locale regardait ces Russes apparus soudainement comme une bande hétéroclite de partisans sibériens perdus dans un inextricable maquis, coincés entre les rangs serrés de la cavalerie de Blücher, d'Ungern ou de Koltchak<sup>1</sup>.

Les habitants de Donetsk le croyaient : les conseillers russes étaient des types intelligents, les Russes allaient arranger les choses ; les Russes avaient un empereur blanc<sup>2</sup> qui posait sur le monde un regard cristallin et le monde se languissait.

Puis le sentiment de surprise avait disparu : on s'était rendu compte que ces singuliers visiteurs étaient, eux aussi, faits de chair et de sang, qu'ils avaient peur, qu'ils faisaient des conneries, que c'étaient des noceurs. Pour un officier qui connaissait son boulot débarquaient ici trois tocards dont tout le monde, là-bas au nord, en avait par-dessus les douilles et qu'on avait décidé d'envoyer dans les steppes du Donbass pour s'éviter la peine de les fusiller.

Mais, malgré les vexantes désillusions que pouvaient inspirer certains de ces septentrionaux, chaque fonctionnaire civil ou militaire, ici, savait que celui qui pensait le plus à eux c'était le komkor, ce type aux pattes d'épaules ornées d'énormes étoiles et que l'on voyait rarement.

Quand on arrivait à mettre le grappin sur le komkor, on pouvait dire qu'on avait de la veine. Ce jour-là, nous en eûmes.

Le komkor n'avait pas de suite avec lui. Il n'était accompagné que d'une seule personne.

---

1. Vassili Blücher (1890-1938), Roman von Ungern-Sternberg (1885-1921), Alexandre Koltchak (1874-1920), acteurs militaires de la guerre civile russe.

2. Référence au surnom de « tsar blanc » que donnaient aux empereurs de Russie les Tatars et certains Cosaques.

(Une suite pouvait être repérée par un tireur d'élite ennemi dont l'œil avisé était capable d'identifier qui, au milieu de cette foule, était le personnage le plus important: c'était celui à qui l'on venait sans cesse rendre compte, donner des explications en lui indiquant quelque chose du doigt.

Dans ce cas vous pouviez tout de suite aller chercher un nouveau komkor, celui-là était déjà foutu.)

Celui qui se tenait devant nous ne correspondait pas à l'image que l'on se faisait ordinairement d'un général: cent vingt kilos, un visage cramoisi, une mâchoire tout en muscle, de puissantes mandibules, une voix de basse trempée dans l'acier, un regard bovin. Rien de tel ici.

Celui-ci, me sembla-t-il, éprouva même un certain trouble à notre apparition.

Nous nous serrâmes la main.

La main qu'il nous tendit était sèche, tranquille, pas trop forte.

Le komkor avait un visage d'intellectuel, on aurait dit un ingénieur ou un prof de secondaire, chef d'établissement de surcroît; les cheveux d'un blond grisonnant, il avait les doigts fins d'un homme qui avait dû plutôt bien jouer du piano quand il était jeune.

Il était un peu plus grand que Zakhartchenko et moi.

Nous étions à l'abri derrière un remblai, environ deux cents mètres nous séparaient des positions de notre infortuné ennemi.

« Mon commandant! Un drone! », vint annoncer en courant un officier, un type du coin.

Tout le monde regarda le ciel.

« Ça va barder! », dit l'officier.

Il était visiblement inquiet – pas pour lui-même, bien sûr (ici, ils avaient l'habitude des bombardements), mais pour la santé de ses hôtes: c'était la première fois qu'on voyait ici ensemble le komkor et le dirigeant de la république.

Sans un regard pour l'officier, le komkor hochait imperceptiblement la tête, mais ne bougea pas; il restait là, debout, pittoresquement adossé à un arbre.

Zakhartchenko attendit une trentaine de secondes, puis se mit à dire quelque chose au komkor. Pendant quelque temps, ce



dernier observa un silence attentif. Il répondit enfin en quelques phrases brèves et pleines de tact ; à en juger par l'intonation de sa voix, il semblait préoccupé.

J'étais à côté et ne prêtais pas spécialement attention à la conversation des adultes jusqu'au moment où Zakhartchenko dit, en faisant un signe de tête dans ma direction :

« Panteleïmonovka, le bataillon de Zakhar va s'en occuper. »

Le komkor leva les yeux sur moi et eut de nouveau un hochement de tête imperceptible : soit, très bien.

Les relations entre le corps d'armée et la garde de Zakhartchenko faisaient penser à une sorte de partenariat : le premier occupait l'essentiel de la ligne de front, ce qui restait était dévolu aux officiers de Batia.

Zakhartchenko ne pouvait monter d'offensive générale – en tant que chef des armées, il n'exerçait qu'un commandement nominal sur le corps d'armée : le komkor était tenu de rendre compte de ce qui se passait, mais pas aux autorités locales, malheureusement. Sinon il aurait pu faire une croix sur son fauteuil à bascule et ses mémoires.

Le Chef pouvait se permettre d'organiser des coups de main, mais uniquement sur certains points du front.

Mais ni le Chef ni le komkor n'avaient intérêt à se brouiller.

Ils étaient l'un vis-à-vis de l'autre dans une situation délicate.

Notre conversation avait un caractère rituel. Je faisais partie du rituel, j'étais survenu à point.

Au mépris des règles de subordination, l'officier du coin nous implorait de nous en aller enfin. Il avait un regard tout à fait malheureux.

Nous nous serrâmes de nouveau la main, prîmes congé du komkor et nous en allâmes chacun dans une direction différente, le komkor et son escorte à gauche, nous à droite pour ensuite revenir sur nos pas.

Le lendemain, le Chef me fit venir à sa résidence. Il m'exposa à sa manière les plus difficiles des différents scénarios possibles. Il allait y avoir une offensive blindée, il me cita un nombre astronomique de chars, même au cinéma je n'en avais jamais vu autant, m'indiqua de manière approximative sur la carte les meilleurs endroits pour établir les positions sur lesquelles le

bataillon allait devoir résister, en suite de quoi, pour la forme, il me demanda :

« C'est bien tout compris ?

— Affirmatif. »

Je gagnai la rue et regardai le soleil.

Je montai dans ma voiture en me mordillant les lèvres.

Comme à son habitude, Le Comte me lança un regard en biais – il était curieux, mais n'en laissait rien paraître.

Et moi, pendant ce temps-là, je me demandais plus que je ne songeais : c'est à moi que ça arrive ? C'est déjà arrivé quelque part ? Où ça ?

\*

Notre bataillon était cantonné à Donbass, un village de datchas situé à quelque cinq cents mètres de Pantiokha. D'ici aux positions ukrainiennes, il y avait un kilomètre et des poussières.

Tout autour du village, à deux ou trois cents mètres en avant, nous avions creusé plusieurs lignes de défense, réduisant ainsi la distance qui nous séparait de notre infortuné ennemi.

Nous nous étions carrément installés dans les datchas, maisonnettes rigolotes, sortes de cages à lapin pour estivants.

De tous les habitants que comptait le village, il ne restait plus qu'une bonne dizaine de civils, des vieux pour l'essentiel.

Plus nous, c'est-à-dire une compagnie de séparatistes, une section d'éclaireurs, un mortier et ses servants, des cuistots...

L'autre compagnie du bataillon était restée au cantonnement à Donetsk, elle veillait sur Chvéïk, patrouillait les environs, gardait la tour de télévision de la ville qu'avaient plusieurs fois tenté de faire sauter des gens secrètement envoyés là à cet effet.

Les compagnies effectuaient des roulements.

La troisième compagnie n'était encore qu'en projet.

Avec tous ceux qui désiraient se caser dans notre bataillon, nous aurions eu de quoi en former encore deux. De notre grand voisin du nord nous parvenaient des lettres qui, toutes, semblaient écrites sur le même modèle : « Prenez-moi avec vous, bonnes gens, ma femme me gonfle » ; animé par un certain désir